

HISTOIRES DE NAINS

La Reine des Nains, Maria Liutius, vient de mourir à Paris, à l'âge de 60 ans, moins quelques semaines. Elle était née à Tarric (Espagne) le 10 août 1850 et ne mesurait pas plus de soixante centimètres. Devenue aveugle à la suite d'une grande fièvre, en 1870, elle fut pendant de longues années l'objet d'un public des foules, malgré son infirmité des travaux de tissage des tapisseries.

Il n'y a pas bien longtemps, un grand music-hall anglais imaginait de célébrer avec pompe et avec humour les épousailles de deux nains en vogue. Ce que fut la cérémonie, nous ne le savons pas très exactement; mais à coup sûr, elle n'eut point le piquant et la solennité de celle qu'ordonna jadis la princesse Nathalie, sœur de Pierre le Grand. La noble dame, à bout d'expédients pour tromper son seigneurial ennui, imagina un jour de convier à un festin, digne plutôt, paraît-il, de pantagruels et de gargantuas, tous les nains et naines dispersés dans l'Empire russe, afin de leur procurer l'occasion de se connaître, de se flatter, de se marier. Tout ce qu'on peut imaginer de difformités, de bavocheures, de gibbosités, de claudications, d'angles rentrants et de lignes fantastiques, en miniature, se donna rendez-vous à la cour. Un bal suivit le banquet. Voyez vous d'ici les vieillesseuses et les convulsions de ces petits êtres aux profils cunéiformes, faisant des grâces obliques et trapézoïdales? Ce fut, certes, un spectacle curieux. Mais au cours de ces ébats chorégraphiques, les cœurs battirent, plus vite et le lendemain, chaque naine se promenait orgueilleusement au bras de son géant. Les mariages furent alors célébrés. Les nains montèrent dans des petits carrosses construits tout exprès pour eux et le cortège s'en fut par les rues de la ville, aux sons frémissants d'un orchestre hilipputien.

table bossu, tu as beau faire, tunc sera jamais aussi grand que l'épée de Charles. Je ferai donc moi-même l'épée de Charles, tu n'en es pas digne. Pépino, qui s'arrachait le gilet de sa main nerveuse, dit à son genou avec colère. Néanmoins, Charlemagne pensa que Dieu lui avait inspiré ce jugement afin de lui interdire d'être le meurtrier de son fils et de l'envoyer à l'école de la sainte Église. Pépino fut enfermé dans le monastère de Saint-Gall. C'est à qui s'occupait d'envoyer à Pépino les avis. Un jour qu'il hésitait à employer la peine de mort contre de nouveaux conspirateurs, il fit demander à Pépino ce qu'il devait faire. Dites à mon père, répondit celui-ci aux dévotions, que vous m'avez trouvé attaché aux mauvaises herbes pour faire croire les bonnes! Les emissaires crurent que le mot avait voulu les mystifier, mais Charlemagne comprit et il se fâcha.

Le nain de Charles-Quint accompagnait son maître dans toutes ses expéditions. Son nom était Cornel de Lithuan. Il se montrait fort familier avec les soldats. C'est à qui l'aimaient pour son humeur enjouée et son esprit de décision. Un jour qu'il parcourait le camp de son petit pas martial, il rencontra tout à coup la cantinière; « Ah! ah! s'écria-t-il, tu m'as l'air crâne aujourd'hui, ma belle enfant. Et que tu n'as apporté que quelques victoires dans ton tonneau? » « J'en apporte, répartit la garçonne, autant qu'il en faut à l'empereur pour qu'il s'en retourne victorieux à Madrid. » « Sapristin! fit alors le nain si la source de la victoire est dans ton tonneau, nous voulons y boire tous, ma petite, à cette source-là! Pas va, mes gaillards? » Et, sans signe aux soldats de s'approcher, il leur offrit à boire sur les deniers de l'empereur.

mande de So centimètres et Ole Olsen, nain norvégien de 88 centimètres, ce dernier âgé de 50 ans furent tous deux garçons d'honneur aux noces de deux célébrités du « Panoptikon » à Bruxelles. Au surplus, tous les Parisiens connaissent le nain Duhon, si parfaitement stylé, et dont on voit le nom figurer sur l'affiche du « Carlton », parmi les célébrités montmartroises.

Voici une épithape authentique lue dans le cimetière de Talmont, près Royan (Charente-Inférieure): « Ici repose, sur les cendres de sa première femme, le corps de sa seconde femme. »

Et celle qui fut mise par ses filles sur la tombe d'un vieillard de 82 ans, fort laid, au cimetière de Digne (Basses-Alpes), il y a trente ans: « C'était un monde où les plus belles choses n'étaient que des fleurs. Ont le pire destin, Et rose à vécu ce que vivent les fleurs L'espace d'un matin. Elle est amusante, celle que l'on compose pour d'Aube le fameux disputeur. « Qui frappe là dit Lucifer. Ouvrez! c'est d'Aube. A ce nom fait et l'abandonne. « Oh! On dit d'Aube, en ce pays On me reçoit comme à Paris! Quand j'allais voir quelqu'un, je ne trouvais personne! Desaugiers, qui reste l'un des meilleurs types du chansonnier français, à la fois malicieux, infatigable et gai, écrit pour lui-même, cette épithape (1827): « Ici, hélas! sous cette pierre Un bon vivant, mort de la pierre Passant, que tu sois Paul ou Pierre Ne vas pas lui jeter la pierre. On peut lire sur une tombe, dans le cimetière de Bolbec, cette inscription ou cynique ou d'une extrême naïveté: « Cette sépulture est bien modeste, sans doute. Mais tous les frais que nous aurions pu faire ne l'auraient pas appelé à la vie, le pauvre cher homme! »

Le monde connaît l'épithape d'Alfred de Musset, gravée sur sa tombe au cimetière du Père-Lachaise (1857): « Mes chers amis, quand je mourrai, plantez un saule au cimetière. J'aime son feuillage éploré; La pluie m'en est douce et chère, Et son ombre sera légère. A la terre où je dormirai. Voici, due à un confrère du poète, l'épithape de Malherbe, « régent du Parnasse » (1628): L'Apollon de nos jours, Malherbe Ici repose. Il a vécu longtemps sans se louer du sort. Et quel siècle? Passant, je n'en dis autre chose: Il est mort pauvre... et moi je vis comme il est mort. Celle de J. Cotton, pasteur protestant (1626), est une métaphore emphatique sur l'érudition du défunt: « C'était une véritable Bible vivante douée de respiration, où les deux convenants étaient inscrits; l'Évangile et la Loi avaient chacun leur colonne dans son cœur. Sa tête était l'index du sacré volume; son nom (Cotton), le titre; et sa vie, un commentaire sur le texte. Oh! quel monument digne et précieux quand il reparait dans une nouvelle édition, sans errata! Il sera relié alors pour l'éternité. On sait que le Père Joseph (l'Eminence Grise) fut le conseiller de Richelieu (l'Eminence Rouge). C'est ce que rappelle son épithape: « Ici-gît au choeur de cette Église La Petite Eminence Grise. Et qui n'a Seigneurie ni plaisir L'Eminence Rouge y gît. Citons, à titre de curiosité, l'épithape de Zaga-Christ (1635): Ici-gît du roi d'Éthiopie L'original ou la copie. Le fut-il? ne le fut-il pas? La mort a fini les débats. Celle du Méralch de Rantzau (1650) fait allusion à la bravoure de ce soldat: O Mort! du grand Rantzau tu n'eus qu'une des parts: L'autre moitié resta dans les plaines de Mars. Il dispersa partout ses membres et sa gloire; Tout abattu qu'il fût, il demeura vainqueur. Son sang fut en cent lieux le prix de la victoire. Et Mars ne lui laissa rien d'entier, que le cœur. C'est à La Fontaine que nous devons cette double épithape, élogieuse et plaisante, de Molière (1673): Sous ce tombeau gisent Plante et Ténacité. Et cependant le seul Molière y gît. Il le faisait revivre en son esprit. Par leur bel art, réjouissant la France, Ils sont partis, et j'ai peu d'espérance De les revoir, malgré tous nos efforts. Pour un long temps, selon toute apparence, Ténacité et Plante, et Molière sont morts. Passant, ici repose un qu'on dit être mort. Je ne sais s'il vit ou s'il dort: La maladie l'agitait. Ne peut-il avoir fait mourir, C'est un tour qu'il joue à plaisir, Car il aimait à contrefaire. Quel qu'il en soit, c'est Molière. Comme il était comédien. Pour un malade imaginaire, S'il fait le mort, il le fait bien. L'épithape de l'ingénieur Rivier (1680), perpétue ainsi le souvenir de la construction du Canal du Midi: « Ici repose, sur les cendres de sa première femme, le corps de sa seconde femme. »

Et celle qui fut mise par ses filles sur la tombe d'un vieillard de 82 ans, fort laid, au cimetière de Digne (Basses-Alpes), il y a trente ans: « C'était un monde où les plus belles choses n'étaient que des fleurs. Ont le pire destin, Et rose à vécu ce que vivent les fleurs L'espace d'un matin. Elle est amusante, celle que l'on compose pour d'Aube le fameux disputeur. « Qui frappe là dit Lucifer. Ouvrez! c'est d'Aube. A ce nom fait et l'abandonne. « Oh! On dit d'Aube, en ce pays On me reçoit comme à Paris! Quand j'allais voir quelqu'un, je ne trouvais personne! Desaugiers, qui reste l'un des meilleurs types du chansonnier français, à la fois malicieux, infatigable et gai, écrit pour lui-même, cette épithape (1827): « Ici, hélas! sous cette pierre Un bon vivant, mort de la pierre Passant, que tu sois Paul ou Pierre Ne vas pas lui jeter la pierre. On peut lire sur une tombe, dans le cimetière de Bolbec, cette inscription ou cynique ou d'une extrême naïveté: « Cette sépulture est bien modeste, sans doute. Mais tous les frais que nous aurions pu faire ne l'auraient pas appelé à la vie, le pauvre cher homme! »

Archibald Cokswell. Chaque fois que Marius Contredigne rencontrait, sur le pont du navire, l'honorable Archibald Cokswell, il tentait de lier conversation; mais, chaque fois, l'Anglais, par quelque merveilleuse habileté, éludait la rencontre. Marius ne comprenait rien à cette réserve austère. Enthousiaste et loquace comme les Français en général et les Provençaux en particulier, il éprouvait un besoin impérieux de communiquer à quelqu'un ses impressions sur la pluie, le beau temps, la profondeur de la mer, la cuisine du bord et les jeunes misses de l'Armée de Salut dont la propagande s'agitait parmi les passagers. Or, parti de San-Francisco pour Yokohama, sur un paquebot japonais, il avait été désagréablement surpris, tout d'abord, de ne voir autour de lui que des visages jaunes aux cheveux noirs et aux yeux bridés. Tous ces gens, en outre de leur langue natale, ne parlaient que l'anglais, et Marius ignorait totalement l'idiome de Byron et de Shakespeare. Quant aux vertueuses misses, tout à leur apostrophe, elles déclinaient de répondre aux avances du Provençal. Aussi quel n'avait pas été la joie de celui-ci en voyant apparaître sur le pont un sujet de S. M. Britannique. Les Anglais voyageurs parlent tous français. Marius, plein d'espérance, se mit à épier ce compagnon providentiel. Il sut son nom: Archibald-Joëdward Cokswell; son âge: quarante-sept ans; sa profession: explorateur, membre de plusieurs sociétés savantes; et ses goûts: la pipe, le photographique, la respectabilité et les robots suggestifs. Muni de ces renseignements et sans souci du fléme imperturbable de l'insulaire, il commença les travaux d'approche. Le croissant au matin sur le pont, il esquissa un salut. A table, il lui passa, avec un sourire, les pickles et la moutarde. Au coucher du soleil, il murmura près de lui, avec un grand geste: — Que c'est beau! — Mais Archibald ne daigna ni répondre, ni sourire, ni même incliner la tête. Impossible comme la statue de Nelson de Trafalgar Square, il semblait ignorer la présence de l'impétueux et bouillant Marius. Une telle réserve, loin d'éloigner ce dernier, ne fit que l'exciter davantage à lier conversation avec le savant explorateur. Après plusieurs jours d'efforts infructueux, il résolut un suprême assaut. A l'avant du navire, mollement étendu dans un rocking chair et perdu dans les nuages de sa pipe, Archibald considérait l'horizon du Pacifique d'où semblait accourir de gros nuages britanniques. Marius profita de l'occasion; d'une allure désinvolte, il vint s'asseoir en face de lui. — Monvieur, commençait-il à dire, depuis notre départ de San-Francisco, j'ai eu plusieurs fois le plaisir de me trouver côté à côté avec vous. Je sais les explorations merveilleuses que vous avez faites; je connais les livres et les traités si remarquables que vous avez écrits. Bref, perdu parmi toutes ces Japonais qui ne peuvent me comprendre, je suis fier d'avoir rencontré un compagnon de voyage de votre notoriété et de votre valeur... Il s'arrêta, escomptant quelques remerciements pour ses louanges, mais Archibald ne répondit point. — Aussi, reprit-il, puisque le hasard rassemble, ici, deux Européens, permettez-moi de vous dire que je suis, Marius Contredigne, né le 7 avril 1877 à Aix-en-Provence, de père et mère Provençaux; et que, de bonne heure, vous savez, bien posté, célibataire et voyageur de commerce pour la maison Kiffardol, de Marseille... Il attendit, mais Archibald ne répondit pas. — Pécère! Monsieur, s'exclama-t-il, quand je vous fais l'honneur de vous parler, vous pourriez desserrer les dents! Alors, Archibald, très calme, répliqua: — Je vous priais de ne causer pas avec moi: nous n'avons été présentés jamais! — Alors, vous croyez que c'est une raison pour être impoli? Parce qu'un tiers, d'un air indifférent, n'a pas marmotté nos deux noms, en pensant à autre chose, vous refusez de me répondre? C'est bien, M. Archibald-Cokswell! Nous nous retrouverons, je vous le jure!

Quel malheur c'était de quitter cette île où nous étions tant heureux! Les naufragés ne s'étaient pas trompés. On venait à leur secours. Dès qu'il fut à bord du navire sauveur, Marius, honteux des loquaces qui lui servaient de vêtements, se fit raser la barbe et couper les cheveux. Bonnet, calambouré comme un Adonis et parfumé comme un champ de violettes, il s'empressa d'aller griller un cigare sur le pont. Archibald s'y promenait déjà. Les deux nains retrouvés à la lignée d'autrefois. Majestueux et muet, il allait de long en large, les mains dans ses poches, comme si jamais l'honorable A.-J. E. Cokswell, membre de plusieurs sociétés savantes, n'avait échoué sur une île déserte et mené, pendant plus de six mois, la vie de Robinson. Marius se précipita vers lui. — Te mon bon! comme tu es changé! Tu me parais beau comme le jour! Archibald tourna la tête, le regarda fièrement et ne répondit pas. — Enfin tout est bien qui finit bien! Nous avons eu la chance de ne pas nous noyer, et nous avons, maintenant, celle de revenir vers des pays civilisés. Le diable nous protège!... Archibald broncha à sa pipe et s'alluma méticuleusement, mais ne répondit pas. — Pécère! mon vieux frère, rugit Marius, estu sourd? Je te parle! Alors, très calme, Archibald répondit: — Maintenant, monsieur, nous sommes revenus au pays des convenances, et je vous priais de ne pas parler avec moi. — Vous dites? — Oui, de ne pas parler avec moi. Nous n'avons été présentés jamais! Et ce n'était pas correct.

CUISINE. Escalopes de ris-de-veau. Placer les restes de ris-de-veau sous presse légère, les diviser en larges escalopes, les faire poivrer, les faire mariner dans des œufs battus et les plonger dans la friture chaude, les faire frire de belle couleur et les dresser sur un plat. — Chou farci. Choisir un bon chou frais, bien pommé, enlever les feuilles vertes, le tremper entier dans l'eau pour le nettoyer, le faire cuire un quart d'heure dans de l'eau bouillante salée, le retirer, le faire égoutter en le pressant, le placer sur une planche, ouvrir les feuilles une à une; arriver au centre, retirer le cœur, le remplacer par une farce, reprendre chaque feuille et l'introduire entre chacune d'elles la même farce, redonner au chou sa forme primitive, envelopper de bandes de lard, le ficeler, le placer dans une casserole forcée d'une couche de lard, de quelques morceaux de poitrine de porc, des os des viandes employées à faire la farce, mouiller avec du bouillon, ajouter poivre, sel, bouquet garni, carottes, oignons, clou de girofle. Si le chou est gros, il faut au moins 4 heures de cuisson; laisser toujours bouillir, mais doucement. Dresser le chou sur un plat et verser dessus la sauce dégraissée. On peut le garnir à volonté de tranches de jambon; servir très chaud. Crème pralinée. Pralines grillées de bonne qualité... 150 gr. Lait... 1 litre Sucre... 75 gr. Jaunes d'œufs... 6 Broyer très finement les pralines. Faire bouillir le lait, y mettre quelques minutes, laisser bouillir quelques minutes, ajouter le sucre, passer au tamis et verser peu à peu sur les jaunes d'œufs en tournant toujours. Faire prendre comme pour les crèmes. Crème aux amandes. Amandes douces... 62 gr. Amandes amères... 5 amandes Lait... 1 litre Sucre... 150 gr. Zeste de citron... 1 Jaunes d'œufs... 6 Monder les amandes, les piler finement avec un peu de sucre en poudre. Faire bouillir le lait avec le zeste de citron et le reste du sucre, le retirer du feu, y délayer les amandes, verser sur les jaunes d'œufs en tournant, passer la crème au tamis, faire prendre. Pommes de terre au vin blanc Éplucher les pommes de terre, les couper en quatre, ou en deux si elles sont petites, les mettre dans une sauteuse avec du petit lard maigre coupé en dés, du beurre, quelques petites oignons, un fragment de feuille de laurier sel, poivre; mouiller avec un verre de vin blanc et un verre de bouillon pour 500 gr. de pommes de terre, laisser cuire. Servir à courte sauce.

EPITAPHES CÉLÈBRES

Celle de M. d'Is, par Malherbe, est à retenir pour les sentiments, ou plutôt les ressentiments, que le poète exprime à l'égard de sa famille: Ici dessous gît Monsieur d'Is; Pût à Dieu qu'ils y fussent dix; Mes trois sœurs, mon père et ma mère, Le grand Eléazar mon frère, Mes trois tantes et monsieur d'Is, Vous les nommés-je pas tous dix? Le romancier et dramaturge Fr. Tristan l'Herminette retracer ainsi sa vie misérable dans son épithape (1651): Ebouli de l'échec de la splendeur [mondaine], Je me flattais toujours d'une espérance [rance vaine], Faisant le chien couchant auprès [d'un grand seigneur]. Je me vis toujours pauvre, et fétichai [de parasite]; Je vécut dans la peine, attendant le [bonheur]. Et mourus sur un coffre, en attendant mon maître.